

CHRISTINE
FÉRET-FLEURY

LA
FEMME
SANS
OMBRE

La Femme sans ombre

DENOËL



La Femme sans ombre

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La Fille qui lisait dans le métro

Chez d'autres éditeurs

Les vagues sont douces comme des tigres, Arléa
(prix Antigone 1999)

L'Évier, Arléa

Sept péchés, Arléa

Dans le miroir, Gallimard

La Tour du silence, Flammarion

Au bois dormant, Hachette

Atlantis, Hachette (avec Madeleine Féret-Fleury)

Je suis en Chine, Oskar

Le Temps des cerises, Gallimard/Mon Histoire

S.O.S. Titanic, Gallimard/Mon Histoire

Les Cendres de Pompéi, Gallimard/Mon Histoire

La Chanteuse de Vivaldi, Gallimard/Mon Histoire

Comédienne de Molière, Gallimard/Mon Histoire

J'ai aimé le Roi-Soleil, Gallimard/Mon Histoire

Les Intrigantes, Hachette

Candidate, Hachette

Memory, Lynks

Mother Road, Lynks

Les Maux bleus, Gulf Stream

Françoise Dolto, l'enfance au cœur, Gallimard/Giboulées

Christine Féret-Fleury

La Femme
sans ombre

roman

DENOËL

Couverture : Raphaëlle Faguer.
Photographie © Engin Akyurt, Pexels agency.

En quatrième de couverture, quelques mesures de « Im Abendrot »,
extrait des *Vier Letzte Lieder* de Richard Strauss.

© Éditions Denoël, 2019.

À la mémoire de Jean-Yves Pouilloux

« En chaque être humain habite
une innocence qui lui est propre. »

Hugo VON HOFMANNSTHAL,
Le Livre des amis

On ne voit que cela : le sang. Un long serpent d'un rouge profond qui ondule sur la partition, paresseusement, coupant une portée juste à l'armure de la clé – trois dièses, la partie des bassons –, puis coule droit vers le coin de la feuille et tombe goutte à goutte sur le bois clair du podium, les éclaboussures imbibant le tissu du pantalon noir retroussé sur des chaussettes de coton à côtes, elle l'a vu, le matin même, en prendre trois paires identiques et les ranger avec soin dans son sac de voyage à côté des deux chemises immaculées et des nœuds papillon en piqué de coton blanc, pourquoi trois paires, a-t-elle demandé, tu seras rentré demain, on ne sait jamais, a-t-il répondu.

On ne sait jamais. Il disait cela souvent.

Il disait aussi : il faut toujours s'attendre à une surprise. À en croire l'étonnement qui ne s'est pas effacé de ses traits, il ne s'attendait pas à celle-là.

Elle hurle, elle ne sait pas qu'elle hurle. Elle ne l'a pas su avant de sentir la main qui la bâillonnait, une paume brutalement appliquée sur sa bouche, et dont elle a mordu de toutes ses forces la chair chaude.

— *Calme-toi, répète l'homme, calme-toi. Tout ira bien. Ce sont des choses qui arrivent. Je t'apprendrai.*

Elle ne voit pas son visage. Elle ne veut pas le voir. Elle cherche son souffle dans les plis de la peau de l'assassin.

Et tout à coup, il y a autre chose que l'image – rouge, noir, blanc – dont elle ne peut détourner les yeux.

Il y a le goût.

Le goût du sang.

Riche, ferrugineux. Délectable.

La première fois est la plus dure, lui dira l'inconnu un peu plus tard. Après, on ne peut plus s'en passer.

Tu verras.

Les gens adorent ton restaurant parce qu'ils s'y sentent chez eux. Ou, plus exactement, chez la grand-mère de province qu'ils auraient rêvé d'avoir, exquise vieille dame aussi spirituelle et énergique que Miss Marple, et aussi attachée aux valeurs traditionnelles. Ils s'extasient devant la vaisselle dépareillée, les nappes en liberty aux imprimés tous différents, l'incroyable collection de théières abritée dans une vitrine en faux chippendale (il y en a une qui représente la façade de Covent Garden, et une autre une scène de théâtre où s'époumone une cantatrice bien en chair), les verres grenat ou bleu sombre bordés d'un liséré d'or. Tout cela est d'un goût atroce, mais voilà – ça leur plaît. Ici, ils se détendent, oublient leurs *open spaces* aussi chaleureux que l'intérieur d'un frigo géant et la prochaine réunion avec des actionnaires mécontents par principe.

Tes actionnaires, à toi, ou plutôt tes commanditaires, se sont toujours montrés satisfaits de tes performances. C'est d'ailleurs ce qui t'a permis d'ouvrir en plein triangle d'or ce havre pour cadres stressés.

Outre que le restaurant *Les Petits Oignons* constitue une parfaite, une merveilleuse couverture, il offre à ses habitués l'illusion d'un monde paisible et ordonné; quand ils ont réglé l'addition, étonnamment modérée pour le quartier (on te le fait remarquer plusieurs fois par semaine, et tu te contentes alors de sourire, dosant à merveille modestie reconnaissante et dédain du profit matériel), ils repartent ragaillardis, prêts à affronter quelques heures de dures négociations et une vie conjugale insatisfaisante. Ils ont le ventre plein de curry d'agneau, de poisson frais sauce pesto, d'espuma de cèpes aux copeaux d'Albarragena poêlés, de crumble ou de trifle aux figues et à la cannelle, la spécialité de la maison.

Et la tête pleine de musique.

Ça aussi, ça leur plaît : cette petite excentricité de la part d'une restauratrice qui devrait, d'après son âge apparent et ce qu'ils croient savoir de son statut social, préférer ce qu'ils appellent la « pop » ou les « musiques actuelles » sans savoir d'ailleurs à quoi ils se réfèrent, si ce n'est aux sons étranges et assourdissants qui filtrent sous la porte de leurs ados le soir.

Un mur entier du restaurant est occupé par des étagères sur lesquelles il ne reste aucun espace libre. Sur ces étagères, classés par ordre alphabétique, des CD de tous les compositeurs classiques, à l'exception d'un seul. Personne ne t'a jamais demandé le motif de cette exclusion, personne n'en a jamais eu l'idée, d'ailleurs, faute de l'avoir remarqué. Même les soi-disant mélomanes, qui battent la mesure avec leur fourchette quand tu insères dans la chaîne

B & O le dernier enregistrement du *Concerto pour piano n° 3* de Rachmaninov, capté en *live* à la Philharmonie en juin 2015 avec Daniil Trifonov au piano et Myung-Whun Chung dirigeant l'orchestre de Radio France, sont en réalité d'une ignorance crasse. D'ailleurs, ils préfèrent Chopin et Vivaldi. Tu as sur ton mur tout ce qui est nécessaire à leur bonheur, depuis l'intégrale des *Préludes* par Sokolov jusqu'aux innombrables *concerti* pour violoncelle déclinés en quinze versions, joués par Yo-Yo Ma, Jean-Guihen Queyras, Francesco Galligioni, Paul Sacher et l'inégalable – à ton avis – Alexander Kniazev. Ils n'entendent pas la différence, mais cela n'a aucune importance. Ils sont heureux de prendre leur repas dans un endroit si atypique, si décalé, si *cosy*. De temps à autre, ils te demandent ton avis avant d'acheter une place de concert, ce qui te permet de les aiguiller vers des interprètes convenables.

Mais aussi d'éviter, dans la mesure du possible, de les croiser en remontant les rangs de l'orchestre.

Car tout, dans la vie, est une question d'équilibre. Chacun dans son monde. C'est ta devise, et elle ne t'a pas trop mal réussi jusqu'à présent.

Après 22 heures, tu ne sers plus, même un dessert. Ceux qui voudraient s'attarder avec un verre de vieille prune sont dirigés vers la sortie avec courtoisie et fermeté. Tu devines à leurs regards complices – déçus mais complices – qu'ils supposent, tout à coup, que tu as une vie. Un mari, des enfants, un amant ou plusieurs, et pourquoi pas une

amante. Bref, une raison de rentrer chez toi avant que l'aube blanchisse les toits de Paris.

Ils s'en vont donc. Sans trop protester. Oh, bien sûr, il y a les inévitables contretemps, les cartes bancaires démagnétisées, les « Oh, chérie, j'ai laissé mon fric dans la voiture / à la maison / au bureau, tu peux me dépanner ? », les compliments au chef, les parapluies oubliés et tu en passes. Mais, à minuit, le rideau de fer est baissé, les employés partis, et le silence règne à nouveau sur les lieux.

Tu fais le tour des tables déjà dressées pour le lendemain. Tu exiges que tout soit parfait, du tombé des nappes à l'orientation des couteaux. Tu rectifies le pli d'une serviette, la position d'une chaise. Tu éteins toutes les lumières, sauf celle d'une minuscule lampe Tiffany cloisonnée comme un vitrail. Plus rien ne bouge. C'est ainsi que tu préfères ta salle, et tu restes un petit moment à la contempler, contente – globalement – de ta journée.

Tout est là, devant toi. Tout ce que tu as construit année après année. Une réussite enviable, ou plutôt un mensonge très bien élaboré. Tu as vécu avec assez longtemps pour oublier, parfois, durant quelques minutes, qu'il n'a rien à voir avec ta réalité.

Certains soirs, tu aimes t'attarder dans cette illusion.

Tu longes le couloir qui mène à la cuisine, dépasses la porte des toilettes et celle du vestiaire. Juste à côté, derrière un lourd rideau de velours, il y a une troisième porte, toujours fermée pendant le service. Comme certaines chambres d'hôtel, elle s'ouvre avec une carte magnétique. Tu la glisses dans la fente, le voyant passe du rouge au vert,

un dé clic retentit. Tu tires le battant à toi. Durant tout ce temps, tu fredonnes, toujours le même air, la sérénade de Don Giovanni dans l'opéra éponyme, « Deh, vieni alla finestra ». Tu crois entendre l'accompagnement de mandoline tandis que tu murmures les paroles hypocrites du séducteur, *toi dont la bouche est plus douce que le miel, toi qui as versé dans mon cœur une douceur inconnue, ô ma joie, ne me sois pas cruelle...*

Connard. Connard prétentieux. Et si bête, droit dans ses bottes face au spectre de l'assassiné. Se faire avaler par la gueule de l'enfer alors qu'il suffisait de simuler le repentir et d'attendre son heure!

Ils sont nombreux, cela dit. À ne pas savoir attendre. À courir tout droit vers la première statue du Commandeur qui passe. « Oh, punissez-moi, punissez-moi! J'ai tellement besoin d'étaler mes péchés devant vous. J'ai tellement besoin de les raconter, en fait. De faire mousser ma merde. Je serais prêt à mourir pour ça. Et à faire croire, en prime, que j'ai défié le ciel, alors que je n'ai tout simplement pas su tenir ma langue, ni ma queue, à sa place. »

Devant toi, l'escalier est raide. Plongé dans l'obscurité. Tu as voulu qu'il reste ainsi, sans va-et-vient ni néon. À mi-pente, une minuscule fenêtre dessine sur les marches un rectangle jaune, projeté par l'éclairage public de l'impasse qui longe le plus petit côté de l'immeuble.

Jusqu'à ce rectangle, tu files doucement la *canzonetta*, et quand tu poses le pied sur la marche éclairée, tu te tais. Tu montes encore un peu, en silence. Quatre marches. À la cinquième, tu recommences à chanter. Richard Strauss. Pas

le Strauss des valse, évidemment, le roi des soirées viennoises et des mélodies sucrées. L'autre Strauss. Le créateur du festival de Salzbourg. Celui des *Vier letzte Lieder*.

Tu chantes le quatrième du cycle, « Im Abendrot ».

C'est ton préféré, et tu sais pourquoi.

Au-dessus du restaurant, l'appartement est disposé suivant le même plan que la salle, avec une grande pièce à vivre dont les trois fenêtres donnent sur la rue, un long couloir menant à la cuisine et à la salle de bains, une chambre au-dessus de la réserve. Quand tu l'as acheté, la fille de l'agence immobilière t'avait vanté la taille du dressing, et elle n'avait pas tort – en fait, elle ne savait pas à quel point elle avait raison d'attirer ton attention sur ce point. Car le plan dont elle t'avait remis une photocopie était faux, et tu l'as tout de suite remarqué, contrairement à elle. Il y avait un décalage de quelques mètres carrés entre la cage d'escalier, le dressing et le couloir. Tu n'y peux rien, tu as le compas dans l'œil, comme disait ton grand-père. Parfois, avoir été élevée par un chef d'orchestre raté mais passionné d'architecture et obsédé par les surfaces et les chiffres peut présenter des avantages. Un court instant, tu lui as dédié une pensée reconnaissante.

Tu n'as rien dit à la fille de l'agence. Ou plutôt si : « J'achète. » Elle n'en revenait pas, de cette vente si facile. Tu payais cash, en plus. La cliente idéale.

Et, pour toi, la planque idéale.

Tu ouvres la porte, tu la refermes derrière toi. Tu fais trois pas pour allumer la lampe posée sur une table basse.

Porcelaine blanche ajourée, vaste abat-jour jonquille. Les rideaux sont tirés, mais pas tout à fait, on peut voir, de la rue, que la pièce est occupée. L'effet – tu l'as vérifié avec soin en te postant sur le trottoir opposé – est à la fois discret et chaleureux.

Parfait.

Certains soirs, tu restes là une demi-heure, à lire ou à feuilleter une revue. Tu sais que, tôt ou tard, tu passeras dans le dressing, mais tu aimes bien retarder ce moment. Savoir différer un plaisir est un art, tu l'as toujours pensé. Il y a cette impatience au creux du ventre, ce frisson qui court sur ta nuque, plus délectable qu'une haleine chaude caressant ta peau. Tu contemples ton décor, bien différent de celui du restaurant. Murs blancs, peu de meubles. Un seul tableau, abstrait, au mur. Quelques livres. Tout cela très impersonnel, au fond, le salon d'une résidence hôtelière de luxe, sans rien qui retienne le regard.

Tu n'habites pas là, pas vraiment. Mais personne ne peut s'en douter, puisque personne ne vient jamais chez toi. Il n'y a eu qu'une exception, à laquelle tu ne veux pas penser. Encore une règle : ce que tu n'as pas pu éviter, tires-en la leçon appropriée, puis oublie-le.

Enfin, tu te lèves. Tu ne te presses pas. Tu pousses la porte, fais glisser le panneau d'un des trois placards, écarter vestes et manteaux pendus sur leurs cintres. Parfum discret de laine et de soie, et de bois de cèdre.

Le plus intéressant se trouve toujours derrière, toujours au fond. Cet espace autrefois muré par une simple cloison de plâtre délimitant une pièce aveugle, une pièce perdue,


condamnée par qui, pourquoi, tu ne l'as jamais su. Presque huit mètres carrés dans lesquels tu n'as rien trouvé, que de la poussière. Quelqu'un s'était peut-être caché là pendant la dernière guerre, c'est ce que tu aurais pensé si tu avais une imagination romanesque, mais ce n'est pas le cas.

En fait, tu t'en fous. Tu as fait casser la cloison, aménager l'espace à ton goût.

Et maintenant, c'est ton domaine.

Tu as refermé la porte. Le silence est total. La pièce est insonorisée, tu y as veillé, tu as veillé aussi au silence de l'entrepreneur, c'était assez facile, il venait de Bulgarie et ne parlait pas un mot de français. Et puis, il a été payé. Très bien payé.

Tu prends place dans le grand fauteuil de cuir noir à dossier inclinable. En face de toi, la chaîne, les enceintes – pas trop puissantes, ce serait inutile dans ce réduit, mais tu as voulu, pour la qualité du son, ce qu'il y avait de mieux –, et les CD, du sol au plafond. *Presque* tous les enregistrements de toutes les œuvres de Richard Strauss, depuis la *Festmarsch pour orchestre en mi bémol majeur*, composée à l'âge de douze ans, jusqu'à *Capriccio* – « conversation musicale » et non opéra, suivant ses propres indications –, jusqu'au tout dernier lied, *Malven*, 1948, l'année précédant la mort du musicien. Tu as du mal à te persuader qu'il a réellement cessé de composer après cela – concluant sur cette note légère, ce texte presque mièvre... Un cadeau, certes, pour Maria Jeritzka, et dédié : *Der geliebten Maria, diese letzte Rose*. « À la bien-aimée Maria, cette dernière rose »...



Sa passion ? L'opéra. Son métier ? Tueuse à gages.

Elle n'a pas de nom. Se tient à distance, de tout et d'abord d'elle-même. Restauratrice le jour, elle se transforme, la nuit, en machine à tuer.

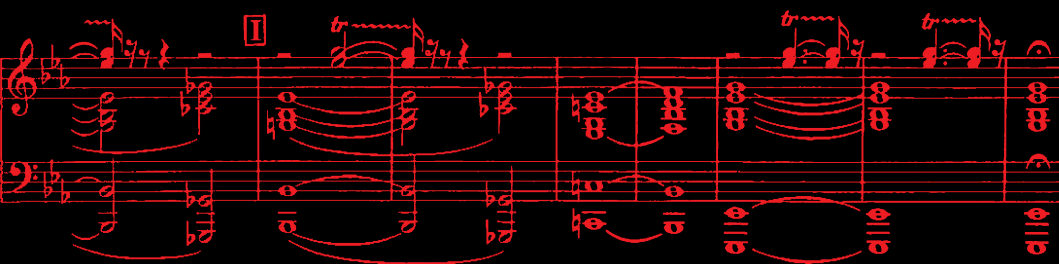
Quand elle n'obéit pas aux ordres de ses commanditaires, elle court le monde, d'opéra en salle de concerts, pour écouter les œuvres de son compositeur fétiche, Richard Strauss.

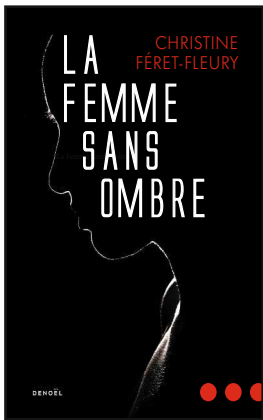
Son prochain contrat ? Une cheffe d'orchestre à la célébrité naissante...

Elle s'appelle Hope Andriessen. D'origine rwandaise, elle a assisté au massacre d'une grande partie de sa famille. Depuis, la musique est son foyer et sa seule raison de vivre.

Après des années d'efforts acharnés, elle vient enfin d'être nommée à la tête d'un grand orchestre ; juste avant Noël, elle dirigera un opéra de Strauss, *La Femme sans ombre*.

Deux femmes que tout sépare, sauf leur passion pour la musique. Et le fait que la première va devoir tuer la seconde...





La Femme sans ombre
Christine Féret-Fleury

Cette édition électronique du livre
La Femme sans ombre de Christine Féret-Fleury
a été réalisée le 23 avril 2019
par les Éditions Denoël
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207139493 - Numéro d'édition : 322915)
Code Sodis : N91377 - ISBN : 9782207139516.
Numéro d'édition : 322917